



Que peut la langue ?

VÉRONIQUE BERGEN

Que peut une langue lorsqu'on est enfant ? Comment vient-elle à nous, comment s'élançait-elle vers elle, pressentant les promesses qu'elle détient ? Très jeune, je percevais que, derrière la fonction d'échange, de lien avec autrui dévolue à la parole, les mots recèlent un espace secret, un monde dans lequel se réfugier. La métamorphose magique s'opère quand advient un changement d'état, quand la langue bascule de son régime oral à son royaume écrit, de sa teneur fluide à sa valence solidifiée. Que l'écriture soit d'abord celle du dessin, des images et ensuite celle des sortilèges de l'alphabet importe peu. Si, d'emblée, les paysages qu'abritent les livres me semblent des terres d'aventure dont la langue orale est dépourvue, c'est en raison de la baguette magique Littérature. L'animisme linguistique que je pratiquais dans l'enfance ne m'a jamais quittée. Un surcroît de vie, de richesse, d'intensité habite les histoires écrites, l'empire des récits passés dans l'alambic de l'écriture tandis qu'il s'absente de la musique du langage parlé. Les locuteurs ont beau être des virtuoses de la rhétorique, de facétieux inventeurs de tournures pyrotechniques, les timbres des voix être coulés dans la sensualité, les frissons érotiques, leur fait défaut le merveilleux de la Lettre qui cavalcade sur le papier.

Enfourcher un mot, une phrase exige de s'abandonner aux sortilèges des romans, des récits, de sauter à pieds joints dans les cercles des intrigues, des péripéties, des personnages, de vibrer à leur existence de papier, un papier faussement placide, irrigué par le sang, le feu et le fantasque. D'apparence sédentaire, le livre s'avère le

prince des nomades. La fascination pour la liberté de la langue, pour ses audaces, ses beautés convulsives vient-elle après, quand, attentif à la forme aussi bien qu'au fond, on se penche sur la matière des vocables, sur la manière dont les écrivains la font filer ailleurs, dans l'inédit ? Le propre de la sensibilité, c'est d'être percutée par ce qui l'émeut, la chavire, la bouleverse et non d'analyser froidement les ingrédients qui concourent à son intensification. Une certaine défiance farouche me dressait contre le monde des adultes que je séparais radicalement de celui des enfants. Leurs lois, leurs manies, leurs folies étouffaient l'espace du jeu, de la fête, de la découverte ; l'école, ses règlements, ses horaires, ses visites guidées m'éloignaient de la grande liberté sauvage. Jamais, je ne perçus comme un paradoxe le fait de vivre en littérature, de regagner des livres qui, pourtant, avaient été écrits par des adultes. Hormis les écrivains, quelques électrons libres, clowns, chanteurs, musiciennes ou femmes taillées dans une beauté sismique, les personnes dites adultes formaient à mes yeux une légion d'empêcheurs de danser dans la jungle. Dans la jungle des récits déclinés en romans, en bandes dessinées, dans la jungle des histoires d'amour, des courses à vélo, des châteaux de sable, des grands bois, chaperon rouge et loup ou louve fringante.

Un ami cher, fréquenté avec assiduité, s'appelle à l'époque Dictionnaire. Noms propres et noms communs accouplés en un seul gros volume que ma mère snobe, prête à le balancer par la fenêtre tandis que je le chéris. Dans le grand continent des mots, ma mère n'est pas un guide fiable. D'origine néerlandophone, une certaine étrangeté la maintient hors de la chair, des nerfs, de l'imaginaire du français. Barricadée, elle se soustrait au rôle de passeuse de trésors. À moi de les déterrer dans des chemins de traverse, des sous-bois en marge. Dès mon plus jeune âge, une conviction m'anime. Pour faire l'amour à la langue, l'emporter dans des sillons vertigineux, pour en soutirer des harmoniques inédits, il faut d'abord la connaître, savourer ses richesses, ses irrégularités, ses étymologies, arpenter ses grands fonds, apprivoiser son bestiaire, se placer hors de la division entre Bon usage et zwanze impertinente, entre orthodoxie et hétérodoxie.

Une langue, ça bouge, ça mue, ça rue, ça se cabre, son corps ne tient pas en place. Les modes que les locuteurs et l'état du monde lui insufflent importent moins que ses régénérations par les sorciers du verbe. Dans le grand corps social de la langue, bien des zones sont pétrifiées, formolisées, assujetties à la *Lingua Imperii*, confisquées par les tenants d'un dire unique. De ce dire bétonné dans le sens qui sert les idéologies au pouvoir s'arrache l'écriture qui repousse les murs, qui dynamise la pensée et expérimente la création comme on fait l'amour. À l'écart des podiums, des comices d'une Littérature soumise à l'élevage intensif, propagatrice d'un verbe aussi

mort que coté en bourse, les éveilleuses, les éveilleurs relancent une langue assoupie, déverrouillent une écriture bâillonnée, instrumentalisée, creusent des terriers dans le ciel, fracassent les étals où s'alignent les OGM linguistiques, ouvrent les portes des abattoirs afin que s'échappent les mots à deux pattes, à quatre pattes, des mots-animaux qui secouent les chaînes de l'industrialisation et les lois tacites de leur destruction massive. La langue travaille sur elle-même quand elle agit sur le monde, quand elle fait bouger les rêves bleus et les consciences rouges, quand elle allume les corps, écoute les idiomes des végétaux, des animaux, des pierres et abrite les voix des disparus, des esprits des rivières et de l'enfance.

Copyright © 2022 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cet impromptu :

Véronique Bergen, *Que peut la langue ?* [en ligne], Impromptu #24 (15 décembre 2022), Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2022. Disponible sur : <www.arlfb.be>